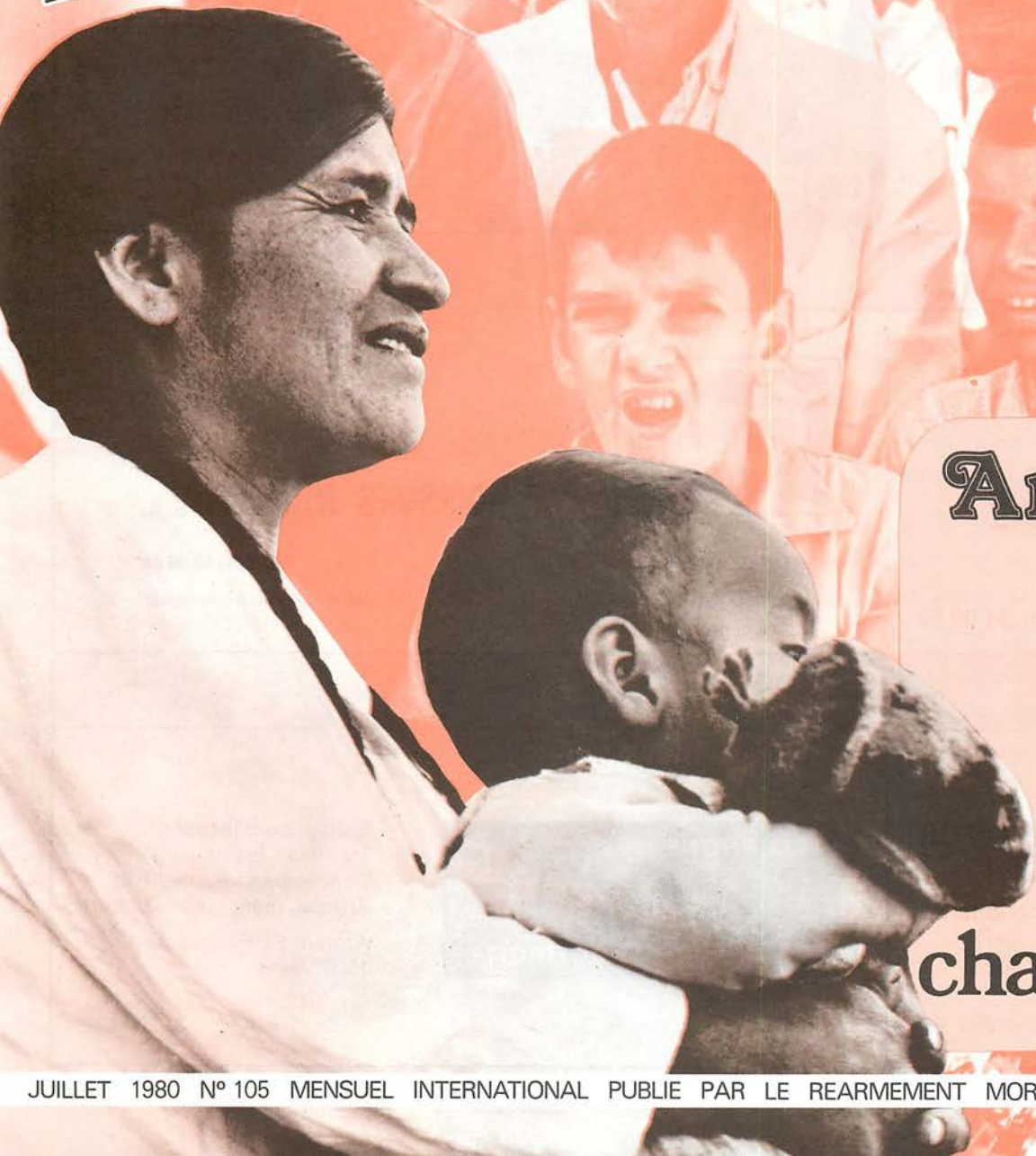


TRIBUNE DE GAUCHE

# changer

Page 11  
DEUX  
JEAN-  
PAUL  
ET LA  
FRANCE



**Amérique  
latine**  
Explorer  
les  
voies  
du  
changement

# LA RIVIERA VAUDOISE VOUS ACCUEILLE


## SALON DE COIFFURE

Dames et Messieurs

*Jean Rubino*

Bâtiment Rialto, avenue Nestlé 14  
1820 Montreux Tél. 61 69 50

## HENRI MILLASSON Garage de Belmont



**BORNAND**  
64, Grand-Rue MONTREUX

**CERTINA**

# PITTELOUP CLARENS

Tél. 61 41 41

Alimentation générale

Marchandises  
de 1<sup>re</sup> qualité

*Une bonne adresse :*

## La Laiterie de Gruyères à Montreux

Rue de l'Eglise catholique  
G. Monney



## AUDI - NSU

### GARAGE DE BERGÈRE VEVEY

J.-L. Herzig

Tél. 51 02 55



Distribué par

## BOISSONS RIVIERA S.A.

MONTREUX - VEVEY

Eaux minérales - Bières

Tél. (021) 62 36 66

Livraison dans toute la région

## Garage des Mousquetaires



Robert Wagner-Girard  
1814 La Tour-de-Peilz  
Tél. 021/54 27 87

**RENAULT**

Agence officielle depuis 1962

TÉLÉPHONE

*Mérinat*

ÉLECTRICITÉ

Entreprise d'installations  
Maîtrises fédérales  
Concession «A» des PTT  
Articles ménagers - Lustrerie

Avenue Paul-Cérésole 12  
1800 Vevey

## La Grande-Bretagne et l'Europe

Dans les difficultés que traverse en ce moment l'Europe des Neuf, et surtout en ce qui concerne les relations avec la Grande-Bretagne, il est un élément qu'oublie facilement les citoyens du « continent », ceux qui reprochent à leur partenaire d'outre-Manche de ne pas respecter les règles du jeu communautaire : la Grande-Bretagne avait besoin de retrouver confiance en elle-même. Après avoir été la première à connaître la révolution industrielle, après avoir dominé les mers pendant des siècles et, plus récemment, sauvé par sa ténacité et son patriotisme la démocratie occidentale, elle se retrouvait, ces dernières années, amputée de son empire et de son rôle

mondial, affaiblie et appauvrie par rapport aux puissances moyennes du continent.

Ainsi, de même que Charles de Gaulle, souvent incompris au dehors, a su, par son autorité et par la vision qu'il avait de la destinée de son pays, redonner l'image d'une France confiante en elle-même, Mme Thatcher a-t-elle « remonté le moral » du peuple britannique. Cassantes et hautaines, voire nationalistes aux yeux de ses alliés et partenaires, ses prises de position, et surtout le panache avec lequel elle les affiche, sont bienvenus *at home*.

Aurons-nous, de ce côté-ci de l'eau, la simplicité

de reconnaître que c'est peut-être là une étape nécessaire et qu'il vaut mieux avoir à ses côtés une Angleterre difficile, certes, mais solide ? Ceci à condition qu'elle se plie à la règle d'or de l'unité européenne qui est l'unanimité dans le compromis.

Un homme politique français nous disait récemment des relations franco-britanniques qu'elles étaient comme un mariage de

la vieille espèce : on se connaît depuis longtemps, on a des hauts et des bas, mais « ça tient ».

Travaillons donc, de tous les côtés et à tous les échelons, à notre relation avec les Britanniques, comme nous avons travaillé à nos relations avec l'Allemagne. Alors, même si à l'avenir les formes politiques de l'actuelle Communauté évoluent, l'unité de l'Europe n'aura pas été un vain idéal.

## Laisser entrer les peintres

Dans un immeuble parisien où vivent une trentaine de copropriétaires, les ouvriers venus pour repeindre les balcons ont bien du mal à faire leur travail et passent beaucoup de temps à dresser échelles et échafaudages : aucune des familles habitant l'immeuble, sauf une, ne les laisse passer par leur appartement.

Les gens ont peur. De la troisième guerre mondiale ou d'une autre catastrophe, mais aussi de l'ouvrier qui pourrait les voler ou salir leur tapis. Ils se replient sur eux-mêmes, ils évitent de sortir le soir. Bientôt ils ne verront plus le monde extérieur, le monde de ceux qui sont différents d'eux, qu'à travers l'écran de leur téléviseur.

Pour Jean Vanier, le Canadien qui a créé en France plusieurs foyers d'handicapés adultes, le secret de la vie en communauté consiste à accomplir avec un amour extraordinaire les actes ordinaires de la vie. Par exemple accueillir normalement, et avec le sourire, les peintres venus refaire les balcons de l'immeuble...

Le reportage d'Amérique latine que nous publions dans ce numéro aboutit aux mêmes conclusions : face aux misères et aux injustices criantes, n'oublions pas que sans une sollicitude maximum, les changements nécessaires ne se produisent pas.

**Méridien**

## A TRAVERS CHAMPS

### Dans le soleil et le vent

Retour à une heure dans la nuit après une belle soirée à Paris et beaucoup d'amis rencontrés... Peu de courage ce matin, quelques lettres et un peu de travail au jardin. Ensuite l'envie incoercible de s'allonger dans l'herbe sur le dos, dans le soleil et le vent frais...

De la nuque aux talons, ces soixante-six kilos d'être vivant usagé, revêtu d'une vieille chemise et d'un pantalon bleu, ne pèsent pas sur la terre, mais sont appliqués contre elle par la force aimantée de l'attraction universelle.

Si ce courant d'adhérence tombait tout à coup en panne, remplacé soudain par la force centrifuge, tu partirais comme un pantin en chute libre dans l'espace à la rencontre de ce mince écheveau de nuées blanches que les vents tiraillent sous le voile bleu de l'infini.

Mais l'autre courant, l'autre puissance universelle d'attraction, le flux de cohérence que l'Esprit applique à notre esprit par le moyen de la fameuse petite voix intérieure, c'est plus difficile de le percevoir avec la même évidence.

Il faut donc travailler là-dessus de toutes ses forces jusqu'à devenir capable de se sentir filer en chute libre à la rencontre du vide quand on a laissé se couper le contact avec l'infini et que, pour un moment, le courant ne passe plus...

**Philippe Schweisguth**

## DANS CE NUMERO

**8 Le Visiteur** – Le témoignage d'un ancien ministre australien.

**11** Les réflexions de Philippe Lobstein sur deux événements récents qui ont frappé les Français.

**14 Changer** propose à ses lecteurs une douzaine de titres de livres pour l'été.

PHOTOS : Channer : p. 12 ; CIRIC : p. 5, 7 ; Fleming : p. 5 ; Franzon : p. 8 ; MRA : p. 1, 4, 6, 7.



# Amérique latine

## Explorer les voies du changement

Réflexions à la suite d'une campagne  
dans quatre pays du continent

*par Peter Hintzen*

Des différents visages de l'Amérique latine, la presse occidentale préfère mettre en évidence celui des injustices et des révolutions et s'attarder sur les batailles sanglantes du Nicaragua ou l'assassinat d'un évêque.

Mais il n'y a pas que cela.

Sur le plan économique, les conditions y sont meilleures que dans d'autres parties du tiers monde. Depuis 1950, alors que la population a doublé (368 millions d'habitants aujourd'hui pour l'ensemble du continent), le P.N.B. par habitant a quadruplé et la production industrielle a été multipliée par sept. L'an dernier, tandis que le reste du monde souffrait de la récession, l'Amérique latine a connu un taux de croissance de 6 %. Il n'est pas étonnant, de ce fait, que les pays de la Communauté européenne viennent tous chercher les faveurs des gouvernements latino-américains.

Le revers de la médaille, c'est l'écart immense entre les revenus, donc la pauvreté pour une fraction importante de la population, en fait la moitié des habitants du continent vit dans la misère.

Sur le plan politique, on constate aussi des changements.

Au lendemain de la révolution cubaine, la plupart des Latino-Américains croyaient que l'avenir de leur continent appartenait au marxisme. Aujourd'hui, alors que des milliers de Cubains fuient le paradis qu'aurait dû devenir leur île, l'étoile castriste est en train de pâlir. Depuis une vingtaine d'années, le défi posé par les guerilleros poussait les militaires à s'emparer du pouvoir dans nombre de pays (Brésil, Argentine, Uruguay, Bolivie, Chili). Maintenant on a tendance, prudemment, à revenir à la démocratie. En Bolivie et en Equateur, des civils élus par le peuple ont déjà remplacé les généraux. Il en sera de même au Pérou en juillet. Au Brésil, les tendances à la libéralisation sont de plus en plus marquées. Enfin, au sud du continent, on envisage à nouveau un allègement du pouvoir des militaires.

L'Eglise catholique est en train de devenir un des principaux protagonistes des changements qui s'opèrent dans le continent. En 1968, année révolutionnaire s'il en fut, les évêques d'Amérique latine,

réunis à Medellin, en Colombie, avaient décidé de donner la priorité à la notion de libération, suivant en cela les revendications des masses populaires. Lors de leur rencontre de janvier 1979, à Puebla, au Mexique, à laquelle participait le pape Jean-Paul II, les évêques ont décidé de se consacrer en priorité aux pauvres. Le pape leur avait rappelé que la libération ne peut devenir réalité que lorsque l'évangile est proclamé dans sa totalité.

Lors du séjour que nous avons effectué au début de l'année avec un groupe du Réarmement moral dans plusieurs pays du continent, nous nous sommes entretenus avec de nombreux dirigeants de l'Eglise, notamment avec quatre cardinaux et huit évêques. Deux choses nous ont particulièrement frappés. Tout d'abord, un énorme travail est accompli sous l'égide de l'Eglise catholique. D'autre part, la notion de libération et l'appel à prendre soin des pauvres sont interprétés de façons fort diverses. Comme nous le disait le théologien chilien Miguel Poradowski, « la théologie devrait par essence être centrée sur Dieu. Or, certaines interprétations de la théologie de la libération centrent tout sur l'homme. Ainsi,

alors qu'autrefois le marxisme combattait le christianisme, il a découvert maintenant que, par le biais de la sociologie, il peut le noyauter, le dominer et l'exploiter. Il ne faut pas oublier que l'Amérique latine est le continent qui compte le plus grand nombre de chrétiens au monde. »

L'équipe du Réarmement moral comptait plus de vingt personnes venues d'une dizaine de pays, dont un jésuite hollandais, un leader de favela brésilien, un professeur américain.

A Bogota, en Colombie, nous avons beaucoup vu un enseignant de l'université, M. Alvara Castillo. Il y a une dizaine d'années, lorsqu'il faisait ses études, il s'était établi avec des camarades dans un des bidonvilles de la capitale, Altamira, pour tenter d'améliorer le sort des habitants de ce quartier, de misérables immigrants de l'intérieur. Castillo et ses amis commencèrent par créer une coopérative qui avait pour but de faciliter l'enseignement des enfants. Aujourd'hui, Altamira dispose d'une école professionnelle, d'un établissement primaire et secondaire, d'un programme d'éducation pour adultes. La participation aux activités de la coopérative a donné aux habitants une nouvelle dignité. Autrefois prisonniers d'une attitude de soumission à l'égard des autorités, ils savent maintenant traiter avec elles d'égal à égal. Un des résultats des nouveaux rapports ainsi établis a été la création de plusieurs lignes d'autobus reliant le quartier au centre de la ville.

Castillo emmena le leader de favela, Louis Pereira, et les autres Brésiliens du groupe du Réarmement moral, visiter plusieurs des quartiers les plus pauvres de la banlieue de Bogota. Pereira avait un témoignage important à apporter : autrefois violent, il avait changé d'attitude le jour où il avait compris que, démocrate dans ses discours, il était dictateur à la maison. Loin de perdre son esprit militant, il avait participé au relogement dans des maisons en dur de nombreux *favelados* de la région de Rio de Janeiro.

## Avec les plus pauvres

A Lima, au Pérou, Pereira et ses amis brésiliens ont été confrontés avec le problème des *serranos*, paysans des montagnes venus à la ville en quête d'emploi. Ils sont deux millions et demi et vivent dans des conditions déplorables. Après avoir pris contact avec l'archevêque de Callao (le port de Lima) et ceux de ses prêtres qui travaillent dans les faubourgs les plus pauvres qui entourent la ville, les Brésiliens ont pu présenter aux dirigeants de ces bidonvilles le montage audiovisuel *Lumière sur les collines* qui relate leur

expérience. Ce sont les femmes qui ont manifesté le plus d'intérêt pour ces réalisations. Peut-être sont-elles davantage que les hommes préoccupées par l'avenir de leurs enfants et par leur éducation.

La migration rurale vers les grandes villes est un des problèmes majeurs de l'Amérique latine. Aujourd'hui, Sao Paulo compte douze millions d'habitants. L'archevêque de cette ville, le Cardinal Arns, a mis en train un vaste programme de *comunidades de base* (communautés de base) dans les favelas, hélas en pleine expansion, qui entourent la métropole. Il nous a expliqué que ces communautés

jouaient un double rôle : pastoral (étude de la bible, prière, chant etc.) et social. Pendant que nous nous trouvions avec lui un samedi matin, il reçut un appel téléphonique d'un habitant de favela lui demandant son aide : les autorités municipales étaient en train d'expulser tous les habitants du quartier. « Depuis quelque temps, nous expliqua le cardinal, ils procèdent à ces expulsions le samedi ou le dimanche, parce que ce sont les jours où les bureaux sont fermés. Nous nous efforçons d'aider ces pauvres gens sur le plan légal, mais nous veillons à ne jamais prendre les choses en mains nous-mêmes.

**La moitié de la population du continent vit dans la misère.**



**Ci-dessous : Les évêques latino-américains réunis à Puebla, au Mexique, en janvier 1979.**



car il faut qu'ils s'occupent eux-mêmes de leurs affaires et qu'ils le fassent ensemble. Les communautés de base sont étonnamment créatrices et favorisent le développement d'un grand esprit de solidarité. »

Un autre évêque de Sao Paulo, Mgr Claudio Hummes, nous parla de ses rapports avec le syndicaliste qui a déclenché récemment la grande grève des 250 000 métallos de la ville. « J'ai dit la messe pour les grévistes dans un stade de foot-ball, nous expliqua l'évêque. La conversion personnelle ne suffit pas si elle ne s'accompagne pas d'un changement des structures, s'il n'y a pas conversion de toute une classe sociale. »

Pour le cardinal Arns, l'Eglise s'est toujours opposée à la violence. « Nous avons été entendus sur ce point, nous dit-il. Lorsque la violence s'est déchaînée, ces derniers temps, elle n'a pas été le fait des ouvriers. »

## Collision

A Santiago du Chili, le cardinal Henriquez a toujours pris vigoureusement parti pour les droits de l'homme. Lui aussi n'a cessé d'encourager les fidèles à ne recourir qu'aux moyens non-violents. C'est en grande partie grâce aux efforts de l'Eglise que la situation des droits de l'homme s'est améliorée au Chili.

Le paradoxe de notre pays, nous a expliqué un fonctionnaire chilien qui a travaillé sous les deux derniers régimes, c'est qu'il est hautement développé sur le plan politique et sous-développé sur le plan économique. Du temps d'Allende, ces deux tendances contradictoires sont en quelque sorte entrées en collision. D'où le chaos économique, un taux d'inflation de mille pour cent et la réaction politique qui a indigné le monde entier.

« Quelle issue positive peut-on trouver au problème de la lutte des classes ? » Tel était le thème d'une rencontre de syndicalistes à laquelle notre groupe a participé à Santiago. Il y avait là une centaine de syndicalistes représentant plusieurs tendances politiques, ainsi que des industriels et des syndicalistes brésiliens, canadiens et britanniques. Tous, dans leurs interventions, ont souligné le lien étroit qui existe entre le comportement personnel et les relations dans l'entreprise. Il importe donc que les décisions soient prises non pas quand chacun défend son point de vue, mais sur la base de « ce qui est juste ».

C'est ce même message, désarmant dans sa simplicité, qui a semblé intéresser les syndicalistes des centrales colombiennes C.T.C. (libérale) et U.T.C. (chrétienne) et de la centrale péruvienne C.T.P. (social-démocrate). Dans la plupart de nos rencontres avec les dirigeants syndicaux,

## Lettre du Chili

Accompagné par Don Raul Orrego, secrétaire général du syndicat des ouvriers agricoles, nous entreprenons un voyage de deux cents kilomètres vers le sud qui nous conduit à la petite ville provinciale de Santa Cruz. Madame le Maire nous reçoit. 40 % des maires chiliens, qui sont nommés par le gouvernement, sont des femmes. La presse et la radio sont présents aussi de sorte que, dès le lendemain, toute la province découvre le Réarmement moral. De l'Hôtel de Ville, vieille bâtisse coloniale joliment décorée, nous nous rendons au siège provincial des syndicats, où nous rencontrons les représentants des « campesinos » et des « huasos », les cow-boys chiliens. Nous avons aussi un long entretien avec le président et le vice-président des coopératives agricoles.

Résultat : une tournée de quatre jours, en jeep, à travers la province. Nous roulons souvent de nuit, sur des routes de terre très poussiéreuses, escortés par quatre jeunes agronomes qui ont participé à notre réunion de Santiago. Ils organisent

notre visite dans les moindres détails. Les rencontres ne se ressemblent pas. Un jour, dans une vaste grange, nous nous trouvons face à un groupe d'hommes assis nonchalamment sur des sacs de blé. La conversation s'engage. Nous nous donnons bien du mal, apportant nos expériences de vie, nos espérances pour l'avenir, guettant le premier sourire sur les visages endurcis de ces ouvriers agricoles.

Le troisième jour, un dimanche, notre petit déjeuner avec nos accompagnateurs se prolonge tard dans la matinée. Durant le temps de silence qui s'établit alors, l'un des agronomes note les phrases suivantes : « Le principal problème de ces coopératives agricoles, ce sont les divisions, les jalousies et la méfiance ». Rayonnant, Don Raul commente : « Le Réarmement moral, ça marche », et il nous raconte que ces hommes ont même acheté des petits cadeaux pour leurs femmes et leurs enfants. Il semble que ça n'entre généralement pas dans leurs habitudes.

H.B.

auxquels se joignaient parfois des représentants du patronat, la projection du film *Hommes du Brésil*, qui relate l'expérience vécue d'une poignée de dockers déterminés à mettre un terme aux pratiques violentes courantes à l'époque dans le port de Rio, a fourni une base de discussion fort stimulante.

Plus on se familiarise avec l'Amérique latine, plus on est convaincu que les problèmes fondamentaux du continent sont des problèmes humains. Il est évident que les structures doivent changer, mais

ce changement ne sera efficace que s'il s'accompagne d'un changement des mentalités.

A Bogota, le père Miguel Triana anime un mouvement d'action catholique, le A.C.M.I. (Accion catolica de Medios Independientes), où se retrouvent des jeunes, des femmes et des ménages qui se consacrent avec dévouement à diverses formes d'action sociale ; mais ils ont parfois de graves difficultés à mettre en pratique dans leur propre vie familiale la foi qui les a poussés à faire ce travail. Pour le Père

Des favelas, hélas, en pleine expansion.



Triana, le travail social n'a de valeur que s'il est étayé par une qualité de vie cohérente avec les buts poursuivis. Sur ce thème, notre groupe a eu des échanges très fructueux avec plusieurs militants de ce mouvement.

Mgr Karl Romer, évêque auxiliaire de Rio, nous a dit combien il était préoccupé par le fossé qui se creuse toujours davantage entre les Brésiliens les plus riches et les plus pauvres (le rapport des revenus est de un à vingt). Comme le Père Triana, Mgr Romer estime que les changements de structures ne suffiront pas. Pour parvenir à la justice sociale, il faut une « dimension verticale », sans laquelle « la justice d'aujourd'hui produira les injustices de demain ».

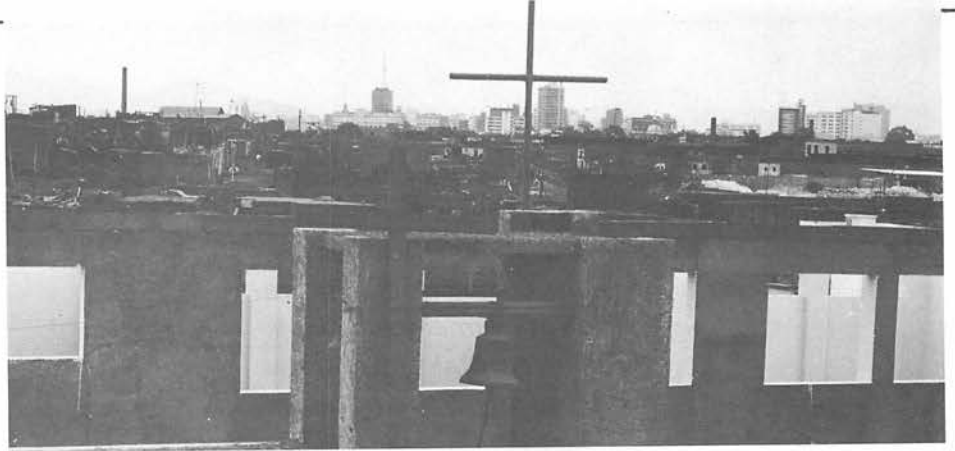
## La dimension verticale

A Salvador de Bahia, dans le nord du Brésil, nous avons vu trois exemples de réalisations sociales empreintes de cette « dimension verticale ».

Le Père Manfredo est responsable d'une communauté de prêtres ouvriers. Ils vivent dans un faubourg industriel éloigné du centre ville, qui est si pauvre qu'il ne compte même pas une pharmacie. Après avoir entièrement partagé la vie des ouvriers du quartier, ils ont créé une communauté d'entraide matérielle et de camaraderie spirituelle.

Sœur Dulce, de son côté, a ressenti sa vocation lorsqu'elle a été interpellée dans la rue par un homme qui était en train de mourir. Elle l'a aussitôt emmené dans une maison, où elle a créé un centre d'accueil. Aujourd'hui, de nombreuses personnes y recouvrent littéralement la vie. Elle dirige deux hospices où sont recueillis tous les misérables qui ne savent plus où aller. Seuls des dons subviennent aux besoins en nourriture et en médicaments. Des médecins apportent une aide bénévole. Et pourtant, Sœur Dulce souffre de ne pouvoir accomplir tout ce qu'elle souhaiterait pour ces gens, surtout au point de vue médical.

Les Sœurs de la Charité, qui appartiennent à l'ordre de Mère Teresa de Calcutta, ont ouvert un centre à Salvador depuis à peu près un an. Leur fardeau semble moins leur peser. Elles ne cherchent pas tant, comme Sœur Dulce, à éliminer un problème social qu'à servir le Christ en servant chaque personne qui croise leur chemin. Quand nous les avons rencontrées, elles ne pouvaient plus habiter leur propre maison, tant celle-ci était remplie par les bébés sous-alimentés qu'elles avaient recueillis. Il y avait là des enfants de trois ou quatre ans qui ressemblaient presque à des nouveaux-nés. Ces sœurs



**A Lima, deux millions et demi de « serranos » (paysans venus à la ville) vivent dans des conditions déplorables.**



**Ouvriers dans les mines d'étain de Bolivie...**

... et cow-boys brésiliens



passent leurs journées dans les favelas, rencontrant les plus pauvres des pauvres, leur parlant de leur foi, se laissant nourrir spirituellement par eux.

Il est aisé, en Amérique latine, d'être accablé par ce que l'on y voit. A lire les rapports sur la situation économique et sociale, à parler avec les gens, on se sent un peu comme Atlas qui doit porter sur ses épaules le poids de la terre entière ou comme l'homme qui voudrait tout changer du jour au lendemain. Il semble pourtant que ce que nous enseignent Mère

Teresa et ses Sœurs de la Charité nous met sur la voie de la sagesse. Si nous avons pour les personnes que nous rencontrons la sollicitude maximum, c'est alors que se produiront les changements les plus nécessaires. Les avocats du nouvel ordre international, les hommes politiques, les hommes de science, les activistes de tout genre ont leur rôle à jouer, eux aussi. Mais il n'est pas de raccourci possible : c'est l'homme tout entier qu'il faut prendre en considération.

**Peter Hintzen**

*Successivement officier de marine,  
pasteur presbytérien, présentateur  
d'émissions politiques à la télévision,  
parlementaire et ministre  
du gouvernement fédéral,  
l'Australien Malcolm Mackay  
voit sa carrière brutalement  
interrompue par son échec  
et celui de son parti aux élections de 1972.*

*Désabusé, chancelant dans sa foi,  
il se retire dans sa maison des  
environs de Sydney pour repenser sa vie.  
C'est à ce moment-là qu'une intervention  
inattendue vient bouleverser son  
existence et celle de sa famille.*

*Le récit qui suit est tiré du livre  
que M. Mackay a publié récemment  
(More than coincidence – Saint Andrew Press,  
Edimbourg 1979).*



# LE VISITEUR

*par Malcolm Mackay*

Mon premier mouvement, quand j'entendis la sonnerie du téléphone dans notre maison des *Blue Mountains* (près de Katoomba, au nord de Sydney) un jour de décembre 1972, fut celui de l'irritation. Il était neuf heures et demie du soir et c'était la veille de Noël. Mon numéro privé ne figurait pas dans l'annuaire et j'étais d'une humeur noire. Quelques semaines auparavant, j'étais encore secrétaire d'Etat, et fort peu de gens, en dehors de mes collaborateurs les plus proches, m'auraient dérangé à une heure pareille. Et voilà qu'un Anglais que je ne connaissais pratiquement pas, et qui parlait avec l'accent d'Oxford, demandait à me voir !

Si j'hésitais à accepter, c'était pour une raison précise. Sa question ravivait au plus profond de moi-même d'anciennes blessures et de vieilles amertumes : pendant dix-huit ans, ma femme et moi avions évité tout contact avec le Réarmement moral et mon interlocuteur m'avait tout l'air d'en être.

« Si Hicks est toujours avec le Réarmement moral, je ne tiens pas à le voir », avais-je dit à ma femme alors que nous parlions de son coup de téléphone. Pourtant, je dois avouer que son appel me rendait perplexe. Un homme seul, descendu, la veille de Noël, dans un hôtel coûteux de Katoomba, voilà qui ne ressemblait pas au comportement que l'on était en droit d'attendre d'un évangéliste à plein temps, vivant par la foi : ou bien il y avait quelque chose qui n'allait pas, ou bien il était mû par une forte conviction.

Ruth, ma femme, était comme toujours moins hâtive que moi dans ses conclusions, mais tout aussi perplexe quant aux raisons de cet appel. Pourtant, tout récemment encore, nous nous étions dit qu'il fallait reconsidérer l'avenir, puisque ma défaite aux élections avait mis un terme à ma carrière politique, du moins pour un certain temps. Je n'avais pas de relations d'affaires propres à me fournir quelques ressources ou un emploi rémunéré. Pire encore : j'avais beau être pasteur de l'Eglise presbytérienne, j'avais pour ainsi dire perdu la foi. Mon scepticisme et mes doutes n'avaient fait que croître. Nombreuses étaient les divergences de vues qui m'avaient opposé aux dirigeants de l'Eglise et de certains organismes œcuméniques. De ma foi en Dieu, il ne restait que de bien pauvres lambeaux. Je possédais le vocabulaire religieux, mais bien souvent mes actes vidaient mes paroles de tout leur sens.

## Pas de propagande

Bref, je n'étais plus grand chose d'autre qu'un pauvre ex-politicien. Plus d'électeurs faisant la queue à ma porte pour me demander toutes sortes d'interventions. Raison de plus pour m'étonner de l'arrivée de cet homme à Katoomba.

Je proposai à ma femme de l'inviter pour un repas. On



verrait bien ce qui arriverait. Le lendemain soir, Roger Hicks vint dîner. De propagande, point. Il témoigna simplement un intérêt profond pour notre situation présente. Avec nos enfants, il s'entendit comme larrons en foire, leur posant des devinettes, tandis que je vaquais à mes obligations avant le repas.

Il m'intriguait, certes, mais je restai sur mes gardes.

Notre maison se trouvait à plus haute altitude que le village et notre chambre d'amis, fraîche en ce temps de canicule, était libre. Aussi demandai-je à ma femme si elle accepterait d'inviter notre hôte à passer quelques nuits chez nous pour lui économiser des notes d'hôtels. Le surlendemain, Roger Hicks acceptait notre invitation et venait passer cinq jours avec nous.

Ce fut pour moi l'expérience d'une amitié comme je n'en avais pratiquement jamais connue. Je passai la plupart du temps à écouter l'histoire de sa vie, qui avait été pleine et fort riche en événements.

Il avait passé de longues années en Inde, connu le Mahatma Gandhi, partagé la vie de son ashram. Ses histoires étaient passionnantes. L'une d'entre elles concernait les contacts qu'il avait eus bien des années auparavant avec un groupe de communistes. Je compris en l'écoutant que s'il disait la vérité, il y avait là un élément essentiel pour l'humanité : si l'on admet que les notions de bien et de mal ne sont que des expédients (dans l'intérêt de la révolution, comme disent les marxistes), que la conscience n'est qu'un résidu inutile du passé ; que la morale basée sur des valeurs religieuses n'est qu'un système destiné à maintenir l'ordre au sein de la société pour le profit de la classe exploitante, alors toute conduite humaine est acceptable, selon les conditions du moment. Par contre, s'il y a en l'homme un élément inné et inaliénable, un impératif absolu, qui lui permet de distinguer le bien du mal, l'ensemble des motivations idéologiques et des actions humaines doit être soumis à cette réalité.

## Ne pas remplacer Dieu

Quand je repense à ces journées passées avec Hicks, trois points retiennent mon attention. D'abord sa fraîcheur, son ouverture, frappaient d'emblée. Son dynamisme aussi. Et l'engagement que sa foi représentait pour lui, de toute évidence. « Jésus-Christ est mon meilleur ami. » Il prononçait cette phrase naturellement, le visage rayonnant ; je savais que, pour lui, c'était un fait.

Il avait en outre le don extraordinaire de nous faire participer à ce qu'il vivait et nous considérait en tous points comme des collègues, des compagnons d'armes dans le combat suprême.

Enfin, on sentait en lui un refus de toute situation qui l'aurait amené à s'ériger en « conseiller » ou à avoir quelque influence personnelle sur nos décisions ou nos projets. « J'ai été à dure école, disait-il souvent. Une des leçons les plus difficiles que j'ai dû apprendre, c'est de ne jamais chercher à remplacer Dieu. »

Avec un tel homme, j'avais le sentiment de pouvoir enfin construire en toute liberté une amitié profonde. J'avais même l'impression que je pouvais discuter avec lui des moments douloureux de mon existence où blessures et déceptions avaient détruit ma foi.

En écoutant mon hôte, je sentais le moment approcher où il

me faudrait être prêt à tenter l'expérience qu'est l'écoute de Dieu, en toute honnêteté.

Le problème vital se résumait pour moi à ceci : quels moyens permettaient à l'homme de reconnaître la voix divine sans se tromper ? L'attitude qui prévalait auprès des hommes d'Eglise sur cet aspect de la foi ne me satisfaisait pas, car elle semblait souvent accepter implicitement le point de vue selon lequel les directives transmises directement de Dieu à l'homme, l'inspiration, ont encore cours, mais qu'elles relèvent plutôt d'un passé révolu. Au début de nos synodes et de nos réunions, nous priions Dieu de nous indiquer sa volonté ; puis chacun s'efforçait de prouver la justesse de son opinion, de démolir le point de vue de l'autre, et, en général, de chercher l'approbation du plus grand nombre possible de gens.

## Une mission à remplir

Roger nous quitta le sixième jour ; il comptait revenir pour un plus long séjour deux semaines plus tard. Après son départ, je sentis que je devais surmonter la méfiance que je ressentais et noter par écrit les idées nées d'un moment de méditation silencieuse.

Quand je cessai de résister, et que je fis l'expérience de l'écoute, je ne fus pas peu surpris des résultats. Certaines pensées très claires me vinrent touchant ce que je devais ou ne devais pas faire ; ce qui dominait pourtant, c'était un sentiment qui écartait toute peur et toute idée préconçue, sentiment qui peut se résumer ainsi : la vraie communication avec Dieu ne peut consister en messages étrangers captés par mon récepteur passif, mais en une recherche de la bonne longueur d'onde entre mon être intime et mon Créateur. Si c'est la vérité, je serais encore plus moi-même qu'à toute autre période de mon existence. Je puis affirmer qu'il en est encore ainsi à l'heure où j'écris.

Des choses surprenantes se sont alors passées : j'ai eu des idées nouvelles, exigeantes parfois (par exemple à propos de l'argent et des sécurités auxquelles j'étais attaché) ; auparavant j'aurais considéré ces idées avec une extrême méfiance, voire avec peur, mais aujourd'hui, sans équivoque possible, elles sont non seulement mes convictions les plus profondes, mais encore elles m'ouvrent des pistes d'exploration inattendues. Je me suis senti en paix.

Puis survint le coup de tonnerre. Un matin, moins d'une semaine après le départ de Roger, je reçois un coup de téléphone : Roger est mort. Il n'avait pas résisté à une violente crise cardiaque. J'ai découvert, à ce moment-là seulement, que pendant quelques années, depuis son soixante-cinquième anniversaire, Roger savait qu'il était en sursis et que son cœur risquait d'abandonner d'une minute à l'autre une lutte devenue inégale.

Presque au même instant le facteur sonna à la porte. Il me tendit deux lettres de Roger, l'une pour Andrew, mon fils de 11 ans, l'autre pour ma femme.

Après avoir lu moi-même ces deux lettres, je suis resté seul. Les idées affluaient sans hésitation à mon esprit. Je les notai au fur et à mesure ; elles constituaient une sorte de mission que je devais remplir. De nombreuses préoccupations avaient rempli le cœur et l'esprit de Roger – elles restaient inachevées. Il m'appartenait, j'en étais convaincu, de faire miennes certaines d'entre elles.

## Un simple citoyen du Zimbabwe

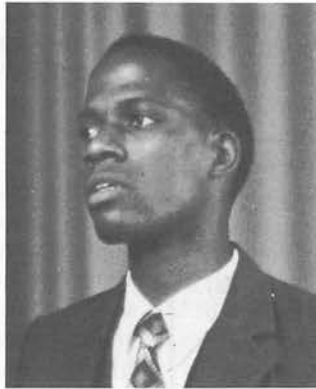
La consolidation du nouveau Zimbabwe reposera autant sur l'attitude du simple citoyen que sur l'entente entre les dirigeants. C'est pourquoi nous avons interrogé un jeune Shona - la tribu la plus nombreuse. Son histoire ne diffère pas de celle de centaines de milliers de ses compatriotes : une famille pauvre, mais qui n'a pas connu la faim : des études trop courtes, car il faut permettre aux frères et sœurs d'aller en classe : une rancœur qui est celle de tant d'Africains devant les injustices, les discriminations, par exemple dans les budgets de l'éducation pour les blancs et pour les noirs. Mais Steven Sibaré ne se contente pas du statu quo. « J'ai toujours désiré faire quelque chose pour mon peuple. »

Après avoir commencé par un petit emploi où lui échoient les besognes les plus banales, Steven, d'avancement en avancement, devient caissier au supermarché du quartier chic de Salisbury. De jour, il côtoie un milieu d'élégantes Européennes : de nuit, il retrouve le foyer pour célibataires du faubourg noir de Harare. « Nous étions six par chambre : mon « chez-moi », ce n'était guère que mon lit. Nous faisons nos repas nous-mêmes et les mangions dehors. Certains de mes camarades se saoulaient. Il n'y avait qu'une salle d'eau et qu'une toilette pour cent personnes. Aux abords du bâtiment s'étaient installés des gens venus des réserves noires et qui n'avaient pas trouvé de logement. Les vols se multipliaient. J'en ai aussi été la victime. On se soupçonnait les uns les autres. J'étais désespéré. »

Et, pourtant, c'est à Harare que l'existence de Steven va changer de cap. Le pasteur de la paroisse méthodiste voisine, Arthur Kanodereka, en pleine guerre civile, a renoncé à la haine du blanc au contact avec le Réarmement moral. Pour lui, c'est la réconciliation qui prime. Tout est parti d'un moment de profonde honnêteté envers lui-même. Steven tente la même expérience. « J'étais loin d'être parfait. Un jour, par exemple, j'ai voulu faire plaisir à mon père en lui achetant un complet. Quand je le lui ai donné, il m'a demandé le prix. Pour qu'il pense que c'était un très beau cadeau et qu'il soit encore plus reconnaissant, j'ai grossi le chiffre. Difficile de lui dire la vérité après coup, mais je l'ai fait. Ma franchise a fait renaître l'amitié entre nous. Avant, seule son autorité absolue comptait. »

Accusé à tort d'avoir volé, Steven avait été renvoyé d'un emploi qu'il occupait précédemment. « J'en avais gardé une profonde amertume, et j'avais fait courir des mensonges sur la femme blanche qui m'avait congédié. Après ce retour sur moi-même, je me suis décidé à lui envoyer une lettre d'excuses. »

Ce geste fait de Steven un autre homme : il perd son amertume : les gens lui paraissent différents, notamment ses



collègues du supermarché. Il réfléchit aux problèmes concrets de la vie professionnelle.

« Chaque fois que les clients parlaient de nous, les noirs, en disant *boy* (garçon), je bouillonnais intérieurement. Je me suis dit que je devais les aider à comprendre ce que nous ressentions. Un jour, une cliente demanda un *boy* pour porter ses achats. « Un *boy*, ou un homme, Madame ? » lui ai-je demandé. Une autre fois j'ai simplement dit : « Quand on est *boy*, c'est qu'on est à l'école ; au travail nous sommes des hommes. » Petit à petit les clients ont compris, car les autres employés se sont mis à imiter Steven.

La chaîne de supermarché, cependant, perdait de l'argent. « Selon notre directeur, c'était les employés noirs qui volaient. Il fit appel à une brigade de sécurité qui institua un nouveau règlement permettant de fouiller les employés noirs à n'importe quel moment. Le responsable de la sécurité nous interrogea par petits groupes. J'ai pris la parole pour déplorer que le supermarché perde de l'argent, mais pour dire aussi : « N'importe qui peut voler, cela ne dépend pas de la couleur de la peau. »

Les efforts de la direction restant vains, Steven écrit alors au responsable de la surveillance du magasin : « J'ai trouvé une nouvelle façon d'agir, lui dit-il. Peut-être qu'un état d'esprit différent entre nous tous serait plus efficace que des règlements. » Peu après, la brigade de sécurité est retirée et les pertes diminuent peu à peu.

Avec d'autres Rhodésiens, Steven se porte volontaire pour témoigner de ses convictions auprès des dirigeants du pays. Il rencontre entre autres (ceci se passe avant l'indépendance) le ministre de l'Intérieur, qui est un blanc. Ce qui frappe ces hommes, c'est que Steven parle sans amertume, alors que la guerre civile fait rage, tuant tous les jours des noirs et des blancs.

L'antagonisme entre noirs et blancs n'est pas le seul problème du pays. Steven s'en rend compte le jour où il se rend à Bulawayo, en plein fief ndébélé. Un soir, un Ndébélé l'apostrophe : « Vous autres Shonas, vous n'êtes que des égoïstes : c'est le pouvoir que vous voulez. » « Oui, nous avons des défauts, admet-il. Aidez-moi à devenir différent ! »

Au moment des élections, qui marquent le passage à l'indépendance, Sibaré et ses amis pensent qu'ils doivent proclamer à tous leurs compatriotes les convictions qui les animent. Son nom paraît au bas d'une page publicitaire dans le plus grand journal de Salisbury à côté de celui d'un ancien membre du gouvernement, d'un pasteur, d'un étudiant, d'un employé de banque et d'un agriculteur. Sous le titre *Le Zimbabwe que nous voulons*, ils écrivent : « Les gens ont faim de pain, mais aussi de paix et d'espérance... Ce qu'il nous faut c'est un engagement que chacun peut faire sien : pardonner aux autres ce qu'ils nous ont fait, demander aux autres de nous pardonner nos fautes. C'est là le prix de la réconciliation... Nous devons vivre comme nous voulons que vivent les autres, et aider nos chefs à faire de même. » De tout le pays, des lettres parviennent aux signataires.

Après les élections, Steven participe à Johannesburg à une rencontre du Réarmement moral qu'organisent de jeunes Sud-Africains. Il est bouleversé par ce que ces jeunes racontent : les affrontements dans les campus universitaires et les quartiers d'habitation, les vexations quotidiennes. Il offre son aide : « Notre pays est plein de gens menés par la peur et la haine, par le désir de vengeance, leur dit-il. Je ne veux pas vivre dans un pays que dirigent ces forces-là. Notre combat est plus intense maintenant qu'avant l'indépendance du Zimbabwe. Pour nous, la force spirituelle sera encore plus importante que le progrès matériel. »

Propos recueillis  
par Evelyne Seydoux

# De la mort de Sartre à la visite de Jean-Paul II

par Philippe Lobstein

Deux événements, ces derniers mois, m'ont vivement frappé.

La mort de Jean-Paul Sartre et la pieuse unanimité autour de son œuvre : le voyage de Jean-Paul II en France, et sa célébration par les médias et la presse de toutes tendances. Ces événements nous posent les questions fondamentales de notre temps.

Après la deuxième guerre mondiale, « l'existentialisme athée » exprimé dans le théâtre et la philosophie de Sartre, a déferlé en France et dans le monde. Surgie de la guerre, de l'occupation et de la résistance, une génération redécouvrait l'absolu de la liberté, de la conscience, de la responsabilité.

« Quand la liberté a explosé dans une âme d'homme, Dieu ne peut plus rien », disait Oreste, dans *Les Mouches*, après avoir tué sa mère. L'homme se découvrait libre, mais coupable, abandonné dans un monde contingent, absurde, menacé de mort. Sans recours, sans excuse, sous un ciel vide, condamné à porter le monde entier sur ses épaules.

C'était un grand livre, tombé comme un pavé dans la mare de l'idéalisme mathématique de la philosophie française d'avant-guerre que *L'Être et le Néant*. Sept cents pages sur l'homme, ses rapports impossibles avec l'autre et avec Dieu. Pour moi aussi, adolescent en quête de vérité et de liberté, étudiant en philosophie, ce livre a été un choc.

La liberté, pour quoi faire ? La responsabilité, pour quel pouvoir ? C'était les prémisses d'une morale, les premiers pas sur « les chemins de la liberté », la critique radicale de la « mauvaise foi » qui serait inhérente à toutes les valeurs établies.

## A la rencontre du marxisme

L'engagement du philosophe dans l'histoire l'a amené à la rencontre du marxisme. Compagnon de route du parti communiste pendant quelques années et rallié à ce qu'il est convenu d'appeler « les forces progressistes de l'histoire », en U.R.S.S., à Cuba, au Viet-nam, à la révolution des œillets au Portugal, il n'a pourtant jamais abdiqué sa liberté de

pensée, en refusant de s'engager dans le parti, en critiquant toujours, malgré les injures, la vulgate marxiste et ses erreurs philosophiques sur l'homme.

Enfin, enthousiaste de mai 68, protecteur de la *Cause du Peuple* maoïste, fondateur, avec Maurice Clavel et d'autres gauchistes, du journal *Libération*, il est revenu, dans ses derniers entretiens, à une conception éthique de l'homme et de la fin de l'histoire en rupture avec le marxisme. Ses derniers gestes pour l'homme : sa rencontre avec les dissidents de l'Est (alors qu'il avait manqué Soljénitsyne lors d'un voyage en U.R.S.S. dans les années soixante) ; et sa visite au président de la République pour intervenir en faveur du bateau pour le Viet-nam.

Sa mort a été l'occasion de réfléchir à nouveau sur son œuvre, de le revoir à la télévision, alors qu'il y était suspect durant sa vie à cause de ses opinions extrémistes et de sa haine de la société bourgeoise.

## Une réponse à l'angoisse

Voilà qu'un mois après, un autre Jean-Paul, un pape venu de l'Est, visite la France et envahit les médias. Les thèmes qu'il reprend, chose étrange, sont comme une réponse aux questions angoissées de l'existentialisme. Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce que sa liberté ? sa responsabilité ? sa culture ? sa lutte pour la justice ? son combat pour le sens de l'histoire et pour sa destinée ?

Tous deux ont la passion de comprendre l'homme dans ses motivations profondes, la passion de la liberté et de la responsabilité de l'homme à l'échelle mondiale. Ils sont engagés dans leur époque, essayant de discerner ses besoins essentiels et de rejoindre les forces créatrices de l'histoire. Quelle similitude dans les questions qu'ils posent, mais quel abîme les sépare dans les réponses qu'ils apportent !

Jean-Paul Sartre, fils de bourgeois français, en rupture avec son milieu et avec le régime politique et économique de sa nation, a rejoint la révolte la plus anarchisante de la gauche, pour essayer, à la fin

de sa vie, de reconstruire la gauche sur des impératifs éthiques universels, sans contenu ni fondement clairs.

Jean-Paul II, fils de sous-officier polonais, ouvrier, étudiant, comédien, poète, fils d'une nation détruite par la guerre et redevenue vivante grâce à sa culture et à sa foi, a choisi d'être prêtre pour sauver l'homme et le monde de l'autodestruction qui les menace.

Jean-Paul Sartre s'est formé dans les livres et s'est voué pendant cinquante ans à la « névrose littéraire », comme il le dit dans *Les Mots*. Pour s'en guérir, il a voulu se fondre dans les masses qui font les révolutions et l'histoire, mais il n'a pu échapper aux haines abstraites de la politique, à la névrose nihiliste de l'Occident dont il a favorisé la prise de conscience.

Jean-Paul II, formé à la dure école de la pauvreté, de la guerre, de la résistance au nazisme et au communisme, a été préservé de toute concession et de tout compromis à leur égard par son engagement absolu dans la foi au Dieu-Personne, commencement et fin de l'histoire universelle.

Leurs seules armes sont la parole et l'écriture. Sartre a écrit des dizaines de milliers de pages sur l'homme et son aliénation, sa désaliénation par la révolution, la terreur et la fraternité.

L'œuvre écrite de Jean-Paul II, d'ordre mystique et éthique, est encore mince en comparaison de celle de Sartre, mais plus que les livres, c'est le travail de manœuvre, la lutte clandestine contre les totalitarismes. C'est la foi qui l'a fait homme et l'a lancé dans la plus grande révolution de tous les temps, celle de la conversion de l'homme à sa propre humanité, icône de Dieu.

Sartre est allé jusqu'à dire « L'homme est une passion inutile ». Cette formule a frappé Jean-Paul II qui l'a répétée au Bourget, devant des centaines de milliers de personnes.

Là est le point crucial.

## Les mots et la Parole

« L'homme se perd en se faisant dieu », dit Sartre dans *L'Être et le Néant*. C'est la parole du serpent dans la Genèse, le premier livre de la bible juive et chrétienne.

« L'homme se sauve en se refaisant à l'image et à la ressemblance de Dieu » dit Jean-Paul II. C'est la parole divine de la création et de la re-création de l'homme.

Sont-ce là des sujets de dissertation philosophiques pour candidats au baccalauréat ? De la réponse de chaque homme, dans la responsabilité qu'il prend dans sa vie à l'égard de cette question qu'il est pour lui-même, dépend la survie du

monde. Seuls des hommes nouveaux feront les nations nouvelles. un monde nouveau.

Il y a un abîme entre l'homme « des mots » et l'homme nouveau « de la Parole ». L'homme des mots, séparé du réel, ne peut croire puisque ce qu'il dit est relatif et que demain, il dira peut-être le contraire...

L'homme qui vit de la Parole, et qui parle, non pas de lui-même, mais au nom de l'Absolu qui est Amour, croit à l'humanité de chaque homme qu'il rencontre et peut l'aider ainsi à devenir homme et à refaire le monde.

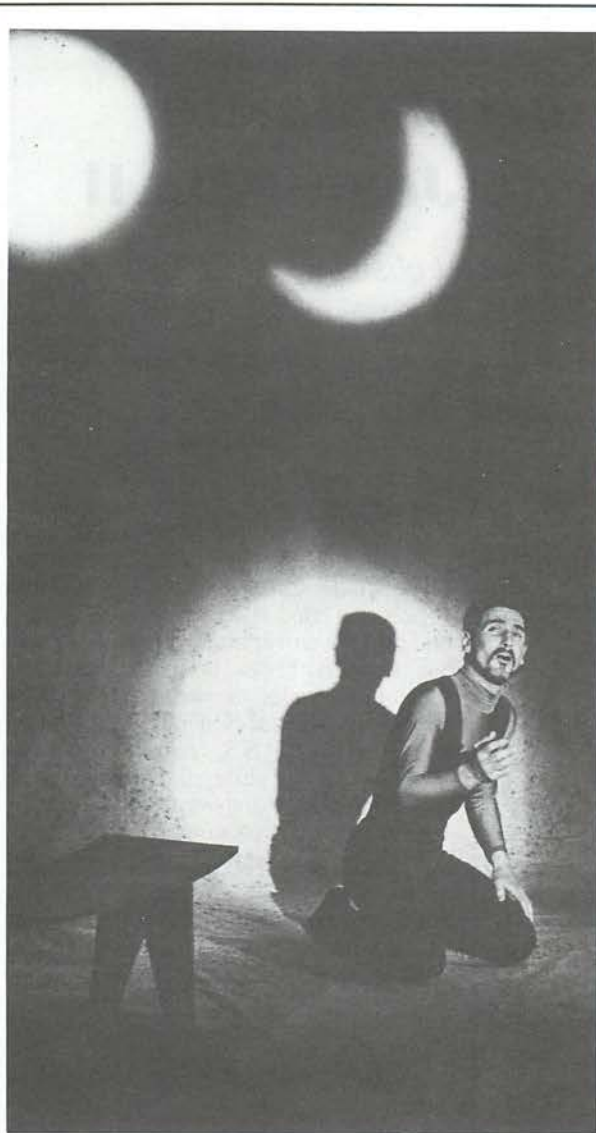
« Libérez la liberté », disait Maurice Clavel. Pour Sartre, c'était le problème. Pour Jean-Paul II, c'est fait.

Et pour nous ?

## EN BREF

● Dans un livre intitulé *A l'écoute de nos enfants*, Annejet Campbell présente une série de lettres de parents qui font part de leur expérience de l'écoute en famille. Lancé l'été dernier dans sa version anglaise lors de la rencontre des familles à Caux, ce petit livre illustré de gravures sera en vente au mois d'août dans sa version française. La traduction a été préparée par Jeanine Chavanne.

● L'article de Peter Everington, *Mieux comprendre l'Iran* (Changer n° 99, janvier 1980) a été reproduit dans sa presque totalité dans le numéro de mars de *Nouvelles de la Révolution*, le bulletin d'information publié par l'Ambassade de la République islamique de l'Iran à Berne.



## Sur la scène de Caux

Le 13 juillet, au théâtre de Caux, à l'occasion de l'ouverture des conférences d'été, aura lieu une première exceptionnelle : le mime et comédien français Michel Orphelin offrira au public la version française de son *one man show* sur saint François d'Assise.

Ecrit par l'Anglais Hugh Williams avec des chansons de Kathleen Johnson, cette pièce a été créée l'an dernier en anglais et donnée à Edimbourg et à Londres. En mime, en musique et avec des moyens audiovisuels, elle fait vivre pour l'homme d'aujourd'hui la destinée du grand saint du douzième siècle dont le message de pauvreté semble fait pour notre époque.

D'autres représentations auront lieu à Caux tout au long de l'été.

# LE RÉARMEMENT MORAL SUR LE TERRAIN

## Dans la presse lyonnaise

Le *Journal Rhône-Alpes* du 31 mai, dans une rétrospective de la journée du 31 mai 1940, reproduit un appel que le Réarmement moral avait lancé alors aux femmes de France.

On peut y lire :

« Nous, femmes, sommes responsables du moral de la nation, nous créons l'atmosphère à notre foyer, à l'atelier,

à l'usine et même aux armées. Responsables d'une part essentielle de l'économie nationale, ménagères et clientes, une partie de l'argent du pays passe par nos mains. De notre moral, de notre élan, de notre générosité dans le sacrifice dépend le moral de nos soldats et celui du pays. »

La déclaration énumère ensuite quelques conseils concernant notamment les achats (s'abstenir d'accumuler des stocks, payer comptant, éviter le gaspillage, etc.).

Après quarante ans, et dans des circonstances certes bien différentes, l'esprit de cet appel garde son actualité.

## Montpellier et les étudiants étrangers

Profitant d'une semaine de vacances supplémentaires, Mlle Monique Chaurand, professeur de musique à l'école normale d'instituteurs de Montpellier, a organisé une

série de manifestations durant lesquelles de nombreux étudiants étrangers, notamment iraniens et africains, ont été reçus par des familles montpelliéraines et ont pu rencontrer dans une atmosphère amicale des représentants de la nation-hôte.

Cette action se déroulait au moment même où des troubles assez violents, dans plusieurs centres universitaires français, attiraient l'attention de l'opinion sur les conditions de vie et d'accueil des étudiants étrangers en France.

## Colloque cadres-syndicalistes

« Aujourd'hui, le cadre parfait est celui qui est à genoux devant la direction et un dictateur vis-à-vis de ses subordonnés. C'est donc à chacun de nous de prendre sur lui de rompre cette chaîne d'autoritarisme pour créer des îlots de vérité et de liberté. »

La franchise de ce mot d'un participant est caractéristique de l'atmosphère qui a présidé à un colloque réunissant, le 31 mai dernier, à la maison du Réarmement moral à Boulogne-Billancourt une trentaine de cadres et de syndicalistes français des secteurs publics et privés.

Cette rencontre, où chacun a intensément écouté l'autre, a démontré une fois de plus qu'un des principaux problèmes des entreprises est celui de la communication dans la transparence. « Il faut savoir surmonter la peur qui nous empêche d'être libres, devait dire un syndicaliste. Comme on a peur des conséquences de sa franchise, on ne parle pas vrai. »

Les échanges portèrent également sur les questions de liberté et sur l'information, source de pouvoir au sein de l'entreprise.

Plusieurs des participants à ce colloque se préparent à se rendre à la session internationale qui réunira, le 26 août prochain à Caux, des tenants du monde économique.

## Caux et la jeune génération

Un groupe d'une quarantaine de jeunes a pris à cœur d'animer la session du 5 au 17 août sur le thème « Demain, notre responsabilité ».

Que ce soit en Norvège pour les Nordiques, aux Pays-Bas pour les Britanniques et Néerlandais, en France et en Allemagne, en Amérique ou en Suisse, des groupes se retrouvent pour préparer les thèmes qui seront abordés, les soirées, les actions à envisager.

En Suisse, deux mille programmes de cette session ont été envoyés aux responsables de la plupart des mouvements de jeunesse du pays par les canaux du Cartel Suisse des Associations de Jeunesse.

De retour à Caux après deux mois et demi en Grande-Bretagne, les jeunes qui suivent le stage de dix mois contribuent en ce moment à la préparation du centre pour les conférences de cet été. Ils viennent également de participer à une semaine de réflexion sur le thème « vocation et recherche de la volonté divine ».

L'intérêt pour ces stages, dont le prochain débutera fin octobre, est de plus en plus manifeste, à en juger par les demandes de renseignements qui parviennent à Caux de quatre continents.

## Conférence à Winnipeg

Winnipeg, capitale de la province du Manitoba et centre géographique du Canada, est une importante métropole bancaire, universitaire et commerciale, notamment pour le commerce du blé.

Peu de temps avant le référendum québécois s'y est déroulée une conférence du Réarmement moral, placée sous le thème « Comment être un bon Canadien dans le monde d'aujourd'hui ? »

C'est le maire, M. Norrie, qui a accueilli les participants, venus de toutes les provinces du pays. Il a nommé l'un d'eux citoyen d'honneur de sa ville et rendu hommage à ses concitoyens qui avaient convoqué la rencontre. « Ils sont ma conscience », a-t-il déclaré.

Parlant des relations entre Canadiens de diverses origines, le syndicaliste québécois Jean de Groseillers a affirmé que de nouveaux rapports s'instaureraient à partir du moment où chacun se mettrait à penser au-delà de lui-même et à écouter les autres. « Je suis venu ici pour écouter les gens de Winnipeg et

comprendre leur façon de voir la situation canadienne », a-t-il dit.

Indiens, Canadiens anglophones et nouveaux Canadiens figuraient aussi parmi les intervenants.

## Caux entre les conférences

A Caux, pendant le mois de juin, l'animation ne manque pas. Pour la troisième année consécutive, un autocar amène un groupe de Chalon-sur-Saône qui, après un accueil à Saint-Maurice par le prieur de l'abbaye, vient passer quelques heures pour visiter, se documenter, s'imprégner.

Pèlerinage d'une autre nature pour une famille japonaise. Il y a quelques années, une délégation nippone faisait cadeau à Caux de banderoles sur lesquelles figuraient les quatre critères du Réarmement moral. La veuve et le fils de l'artiste veulent admirer son œuvre. Au Japon, la calligraphie est un art.

Visite professionnelle pour un journaliste canadien. Envoyé par l'Office du Tourisme de Montreux, il prépare un reportage pour un journal de l'Ontario.

Enfin, échanges sur l'art ménager avec un groupe de femmes marocaines. En congrès à Montreux avec mille cinq cents femmes de carrières libérales et commerciales du monde entier, elles viennent préparer un couscous dans la cuisine de Caux.

## Contre la fraude

Plus de cinquante jeunes, pour la plupart venus des différents Etats de l'Inde, mais aussi de Sri Lanka, du Japon, du Kenya, ont suivi le stage de formation organisé au centre de Panchgani, près de Bombay, durant les vacances du mois de mai.

Deux étudiants de l'université d'Allahabad, dans l'Etat d'Uttar Pradesh, ont monté avec l'atelier de théâtre une pièce qu'ils avaient écrite sur la lutte contre la fraude aux

examens, véritable fléau qui paralyse les activités de plusieurs grandes universités du nord du pays.

## Les moines du 1<sup>er</sup> mai

Parmi les participants au cortège, fort bigarré, du 1<sup>er</sup> mai dans la rue principale d'Oxford se trouvait un groupe de moines en costume médiéval distribuant des tracts annonçant la centième représentation de la pièce *Columba*, sur la vie du grand saint irlandais. Il s'agissait d'acteurs de cette pièce dont la tournée à travers la Grande-Bretagne se poursuit depuis deux ans.

La pièce a été donnée durant une semaine dans une salle de l'aumônerie catholique de l'université.

Après Oxford, la pièce a été donnée à trois reprises au centre culturel irlandais du quartier de Camden Town, à Londres.

## A l'O.I.T.

A l'occasion de la visite à Genève, le 13 juin, des membres du comité européen organisateur des rencontres industrielles de Caux, un déjeuner a réuni autour d'eux au restaurant du Palais des Nations quinze personnalités participant à la conférence de l'Organisation internationale du Travail, parmi lesquelles les ministres du Travail du Kenya et de Zambie.

Le matin, certains membres du comité avaient rencontré M. J.-J. Oechslin, président du groupe employeur de la conférence et président de l'Organisation internationale des employeurs ; l'après-midi, tout le groupe a été reçu par M. Francis Blanchard, directeur général du B.I.T.

Le dimanche suivant, un autocar a amené à Caux pour la journée une trentaine de délégués de la conférence représentant surtout des pays d'Afrique et d'Amérique latine.

Malgré le retard de notre numéro de juin, plusieurs lecteurs ont pu nous signaler des titres de livres. Le choix que nous vous proposons a été établi grâce à leurs suggestions et avec l'aide de deux libraires que nous avons consultés.

Si certains rencontrent des difficultés pour se procurer l'un ou l'autre des titres mentionnés ici, ils peuvent s'adresser aux Editions de Caux, 1824 Caux (Suisse), qui feront le nécessaire.

## Le Retournement

de Vladimir Volkoff

Editions Julliard, collection « L'Age d'Homme »

Avec la verve foisonnante qui caractérise ses livres, y compris le plus récent. *La Leçon d'Anatomie*, sur les derniers jours de l'Algérie française. Vladimir Volkoff nous conduit, avec son précédent ouvrage, dans le monde toujours tortueux et ambigu de l'espionnage. Des officiers français des services secrets tentent de « retourner » un conseiller d'ambassade soviétique. Mais le revirement ne se conformera pas aux schémas des comploteurs. Entrant un jour, puis retournant dans une petite église orthodoxe de Paris, l'homme du K.G.B. est-il réellement touché par la grâce, ou berne-t-il tous ceux qui suivent ses pas, y compris, bien entendu, les lecteurs du roman ? Le passage le plus extraordinaire du livre est la confession du conseiller d'ambassade. Celui-ci, monument de cynisme et de cruauté, se trouve confronté à un prêtre orthodoxe, chétif et translucide, symbole de la faiblesse humaine, mais qui révèle une fermeté de caractère et un tranchant qui feront honte à tout chrétien robuste et sûr de lui. Ce roman nous rappelle aussi, fort à propos, qu'en tout être subsiste, même s'il faut la chercher très loin, une flamme qui peut être ravivée.

## Petit Arbre

de Forrest Carter

Editions Stock, collection « Bel Oranger »

A la mort de ses parents, *Petit Arbre* avait cinq ans et ses grands-parents le recueillirent dans la cabane de rondins qu'ils habitaient dans les montagnes du Tennessee. Grand-père faisait lire à *Petit Arbre* le livre merveilleux de la nature. Grand-mère lui apprenait chaque semaine cinq mots nouveaux dans le dictionnaire. Elle lui parlait des deux esprits, celui de l'âme et celui du corps. L'esprit de l'âme

# Des livres pour

donne la compréhension des autres. Si on ne l'exerce pas, il devient petit comme une noix d'hickory ou peut même disparaître. Alors on est mort. Grand-mère disait que les morts, ça court les rues...

Un livre qui révèle la sagesse d'un peuple. Il est directement inspiré de l'enfance de Forrest Carter, lui-même un Indien Cherokee.

## Vous serez mes disciples

de Jacques Loew

Editions Fayard-Mame

Le père Loew, qui dirige depuis plusieurs années une « Ecole de la foi » à Fribourg, en Suisse, nous présente dans ce nouveau livre un « cours » destiné non à des étudiants, mais à des disciples, religieux et laïcs, âgés en général de 25 à 40 ans, de vingt ou trente nationalités diverses.

Il faut s'imprégner de ce qu'il appelle ses « réflexions et réflexes ». Ils concernent les communautés de base, l'engagement politique, le changement des structures, le nouvel ordre planétaire à créer, la pauvreté. Parmi les références, Dietrich Bonhoeffer aussi bien que Paul VI.

A lire lentement par ceux qui se posent la question : comment être apôtre dans ce monde bouleversé ?

## Rue du Prolétaire rouge

Deux communistes français en U.R.S.S.,

par Nina et Jean Kéhayan

Editions du Seuil 1978

Militants du parti communiste, animés envers l'U.R.S.S. de ce qu'ils décrivent eux-mêmes comme un « attachement filial, quasiment amoureux », Jean et Nina Kéhayan ont voulu vivre à Moscou comme des Russes. Avec leurs enfants, ils y ont passé deux années qu'ils nous font revivre dans une richesse de détails sans précédent sur la vie du Soviétique d'aujourd'hui.

Ce livre, les Kéhayan ne l'ont écrit que quatre ans après leur retour. Ce qui les a décidés à rompre finalement leur douloureux silence ? Leur amour pour le peuple russe, leur foi dans le communisme au-delà des trahisons présentes et passées, leur angoisse de voir s'instaurer en France un mensonge qui leur déchire le cœur :

« A partir du moment où la moindre concession à la vérité est admise, les concepts de démocratie et de confiance dans les masses perdent peu à peu leur sens. De compromission en compromission l'on finit par accepter, consciemment ou non, de déléguer à un appareil un pouvoir de décision plus ou moins satisfaisant mais de toute façon sans rapport avec sa propre conscience. »

## Dieu dans le Métro

de Gilbert Le Mouël

Les Editions Ouvrières

« Lorsque Dieu apprit par ses services spéciaux, et même très spéciaux, ce qui se passait dans le métro, il décida d'y faire une descente pour se rendre compte par lui-même de la situation. »

Tel est le préambule de ce petit livre à la fois profond et plein d'humour. Dès lors, on suit Dieu au gré des conversations étonnantes qu'il noue d'une station à l'autre du métro parisien. L'auteur est un brillant observateur de la nature humaine et il sait que Dieu s'intéresse à tous les hommes quels qu'ils soient. Un ouvrage qui se lit en une heure, mais auquel on revient joyeusement.

## A la Maison blanche

(1968-1973)

de Henry Kissinger

Editions Fayard

Une lecture de vacances ? Pourquoi pas ? Certes, ses 1 534 pages en deux tomes semblent à première vue un gros morceau. Elles le sont. Mais il faut précisément un temps de vacances pour s'y plonger avec suffisamment de suite et en retirer davantage. On peut soit le lire d'un bout à l'autre, soit choisir de se concentrer sur certains dossiers — l'affaire indochinoise par exemple — et revenir plus tard sur d'autres. L'intérêt ne faiblit jamais. C'est qu'outre son exceptionnelle capacité d'analyse et de jugement, Kissinger est aussi un remarquable portraitiste. Un des aspects les plus actuels de cet ouvrage réside dans l'information qu'il apporte sur les mécanismes du pouvoir à Washington et la façon dont sont prises des décisions qui nous affectent tous.

« On peut ne pas aimer Kissinger, a écrit un journaliste français, mais on ne

# l'été

peut pas nier l'immense intérêt de son livre. »

## Watergate

Ma vie avec Nixon et après  
par Charles W. Colson  
Editions Telos

Un autre éclairage sur la vie à la Maison blanche nous est donné par un homme qui fut parmi les cinq plus proches collaborateurs du président Nixon. C'est le scandale du Watergate vu de l'intérieur, analysé et assumé par le seul de ses protagonistes qui ait plaidé coupable devant les tribunaux. Car, entre temps, il a changé de vie. « Colson s'engage pour Christ » : cette manchette fit sensation dans un Washington secoué par les révélations de la presse sur les agissements des hommes au pouvoir. Colson est condamné à la prison. Il partage les conditions abjectes des condamnés de droit commun. Il crée parmi eux des cellules de lumière, une action qu'il poursuit encore aujourd'hui.

## Pélagie-la-Charrette

d'Antoine Maillet  
Edition B. Grassé

En 1755, expulsés de leurs terres par les troupes du roi d'Angleterre, les Acadiens, descendants de Français émigrés en terre d'Amérique, sont déportés et dispersés à travers le continent. Quelque quinze ans plus tard, Pélagie Le Blanc, que le Grand Dérangement avait laissée à vingt ans veuve et mère de cinq enfants, organise le retour de sa famille en Acadie à bord d'une charrette à bœufs. Commence une traversée de dix ans durant lesquels tout s'amplifie et prend des dimensions épiques : les personnages, que ce soit Pélagie-la-Charrette elle-même qui, de mère de famille courageuse, devient un intrépide chef de toute une tribu de rescapés ramassés en chemin ; ou Céline la guérisseuse ou Bélonie le conteur dont l'arrière-petit-fils, conteur lui-même à la mode acadienne, a transmis toute l'histoire à Pélagie-la-Gribouille, descendante de la grande Pélagie, ou enfin le capitaine Beau-Soleil dont le quatre-mâts erre, tel un vaisseau fantôme, sur les flots de la grande mer du Nord et intervient toujours à temps pour sauver ceux de la charrette.

Le langage est aussi celui d'une épopée et le lecteur français aura le plaisir de

découvrir un vocabulaire et des expressions sortis d'un autre monde, ce qui ne l'empêchera pas de vite comprendre le sens de « garrocher » ou « hucher », « demeshui » ou « asteur ».

Un hommage vibrant à nos valeureux cousins d'Amérique qui ont souffert plus qu'on ne le pense : un livre qui nous aidera à les mieux comprendre et à les mieux respecter.

## On nous signale aussi :

### Les Orangers du Lac Balaton

de Maurice Duverger  
Editions du Seuil : collection L'histoire immédiate

Le socialisme. Comment une doctrine qui tendait à libérer les hommes a-t-elle abouti à des dictatures totalitaires ? Pourrait-elle s'épanouir dans les démocraties d'Occident en y accroissant le pluralisme au lieu de le détruire ? Pour ceux qui veulent comprendre l'espérance socialiste et le dilemme qu'elle pose aujourd'hui dans la réalité politique.

### L'Homme et l'Argent

de Jacques Ellul  
Presses bibliques universitaires

Pour ceux qui veulent réfléchir, à la lumière de la bible, à leur relation personnelle et à celle de notre monde avec l'argent. Réédition d'un livre paru en 1954 et qui reste pleinement actuel.

### Un Voyage vers l'Asie

de Jean-Claude Gillebaud  
Editions du Seuil

Un grand reporter du journal *Le Monde* part de Naples vers l'Orient. Pays après pays, jusqu'aux confins de la Chine, il décrit ce qu'il voit. A la fois spontané et profond.

## Nous avons reçu :

### Devant le Miroir

Libres propos sur la mort,  
de Jean-Jacques Maisson  
Editions Alethina, L'Age d'Homme

Dans notre XX<sup>e</sup> siècle, la mort est restée l'adversaire. C'est une victoire déjà d'en parler.

# changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle  
publiée par le Réarmement moral  
Commission paritaire de la presse : N° 62060

### Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

**Rédaction et réalisation :** Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Pigué, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

**Administration, diffusion :** Nancy de Barrau, Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay, Marcel Seydoux.

**Société éditrice :** Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

**Imprimerie :** Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.  
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.  
Tél. (022) 33.09.20.

### ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 50 ; Suisse : Fr.s. 24. - .  
Belgique : FB 380 ; Canada : \$12. - .  
Autres pays par voie normale : FF 60 ou  
Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion :  
FF 70 ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants,  
lycéens : FF 25 ; Fr.s. 15. - ; FB 200.

### Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th. De Cuyper, Bte 39 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3 500 francs CFA / abonnement avion : ou 3 000 francs / par voie maritime : à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

### Que veut le Réarmement moral ?

*La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.*

# Chaque année, le nombre des exploitations agricoles diminue en France...

Chaque année, l'effectif des agriculteurs, patrons et ouvriers, continue à se réduire. Dans les meilleures terres, les emprises urbaines, industrielles et routières, grignotent le territoire cultivé. Ailleurs, la population rurale clairsemée dépérit par son isolement même.

Pourtant, le nombre des abonnés à LA FRANCE AGRICOLE continue à augmenter, passant de 93 500 à plus de 150 000 dans les cinq dernières années.

De moins en moins nombreux, mais de plus en plus efficaces, les agriculteurs ont besoin d'être de mieux en mieux informés.

Les discours des partis politiques les laissent sceptiques. Les revendications – souvent à courte vue – de leurs organisations professionnelles ne les satisfont pas tous. Ils veulent s'appuyer sur une expérience vécue du métier. Ils choisissent un journal dirigé et rédigé par des agriculteurs sans ambition personnelle...

LA FRANCE AGRICOLE vient de fêter son trente-cinquième anniversaire...

Dépêchez-vous de la rejoindre avant son centenaire !

Et même si vous n'êtes pas agriculteur, n'oubliez pas que l'entretien et la bonne exploitation des sols, c'est la civilisation de demain...

Si vous êtes de votre temps, vous lisez LA FRANCE AGRICOLE !

## POUR VOUS ABONNER

Découpez ou recopiez, remplissez et expédiez en vous recommandant de « Changer » le bulletin d'abonnement à « LA FRANCE AGRICOLE », 10, rue Martel, 75493 Paris Cédex 10  
Tél. : 246.45.45

(Nom, prénom en majuscules)

(Profession, raison sociale)

(Lieu-dit, ferme, rue)

(Code postal)  (bureau distributeur)

S'abonne à « LA FRANCE AGRICOLE » pour  1 an  3 mois  6 mois

et verse la somme de

F

- par chèque bancaire ci-joint  
 par virement postal trois volets ci-joint  
 par mandat-lettre

### TARIFS DES ABONNEMENTS

FRANCE : 1 an 120 F TTC  
6 mois 70 F TTC  
3 mois 45 F TTC

ETRANGER : 1 an 200 F HT  
6 mois 110 F HT

**LA FRANCE  
AGRICOLE**